

JULES TREMBLAY

Sainte-Anne d'Ottawa

Un résumé d'histoire

1873-1923

La Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Limitée
1925

n'évoquaient rien qui pût ressembler à ce genre de voisinage. Les Shiners étaient une organisation de braves en tapage qui s'étaient donné comme fin dernière l'expulsion de tous les Canadiens français travaillant dans les chantiers ou voulant y travailler. Ils se croyaient foncièrement nés pour le droit exclusif à l'exploitation des forêts.

Avec les années, cependant, les chefs de groupe gagnèrent du terrain dans les milieux sensés. Des associations de vigilance et de police volontaire, des sociétés de tempérance, d'action sociale et de bien-faisance, surgirent des bas-fonds et réprimèrent les beuveries sanglantes. L'apogée des luttes d'origine et de croyance religieuse fut atteinte en 1849. Le *Stony day* résulta d'un mouvement fanatique qui n'était pas étranger à la publication, la même année, d'une feuille anticatholique et antifrançaise, l'*Orange Lily*. La raclée décisive que les Canadiens français donnèrent ce fameux lundi à leurs agresseurs, aux environs du marché, rue York et rue George, calma à tout jamais l'effervescence batailleuse des Shiners et de leurs acolytes orangistes, et la minorité française put désormais vaquer dans une tranquillité relative à ses occupations pacifiques.

LES ŒUVRES

Ce qui jusqu'ici avait rendu possibles les abus de force, c'était l'absence d'une éducation sérieuse. L'école ouverte par les Sœurs Grises en 1845 (3 mai)

était de fondation trop récente pour que les adultes eussent pu avec les enfants profiter de l'enseignement. L'ouverture du collège Saint-Joseph, le 17 août 1848, sous la direction du P. Chevalier, dota la ville d'une force morale agissante qui contribua rapidement à la stabilisation sociale. L'année suivante, le couvent des Sœurs commençait les classes. Le P. Tabaret, arrivé en 1850, imprima au groupe français une impulsion telle, que trois ans plus tard — le souvenir du *Stony Day* portant fruit — un maire canadien, M. J.-B. Turgeon, se faisait élire, bien que l'élément auquel il appartenait représentât au plus le tiers de l'électorat. La Saint-Jean-Baptiste avait été fondée en 1853; et presque en même temps que l'élection de M. Turgeon, se produisait la fondation de l'Institut (24 juin). Le recensement de 1851 donnait à Bytown une population totale de 7,760, dont 4,798 catholiques et 2,056 Canadiens français. Dix ans après les chiffres indiquaient: population totale, 14,669; catholique, 8,267; française, 3,644. En 1871, il y a eu forte augmentation, comme on peut le constater: population totale, 21,545; catholiques, 12,756; français, 7,240.

Un vieil indicateur des rues, daté de 1860, qu'on croit être le premier, signale l'existence de plusieurs œuvres diverses, catholiques ou protestantes, à Ottawa. Ce sont des œuvres de philanthropie plutôt que de charité. Quelques années plus tard seulement viendra la Saint-Vincent-de-Paul.

D'AUTRES MISSIONS

L'accroissement des groupes catholiques était sensible dans toute la vallée de l'Outaouais depuis 1835, et surtout depuis l'arrivée de Mgr Guigues. On relève de 1839, fondation de Plantagenet, à 1860, création de la *paroisse* de Saint-Joseph d'Orléans, les paroisses suivantes :

- 1843 — Mont Saint-Patrice.
- 1845 — Gloucester-Sud.
- 1846 — Chapeau.
- 1847 — Sainte-Anne du Grand Calumet.
- 1848 — Almonte.
- 1850 — Farrelton.
- 1851 — Saint-Eugène.
- 1852 — Eganville; Renfrew.
- 1853 — Corkery.
- 1854 — Portage du Fort (ancienne mission).
- 1855 — Saint-André-Avellin (déjà vieux).
- 1856 — Embrun (paroisse érigée en 1864);
Saint-Michel de Wentworth; Pembroke.
- 1858 — Manotick; Brudenell.
- 1859 — Douglas.

Mgr Guigues avait prévu la nécessité prochaine de créer à Ottawa même de nouvelles paroisses. Notre-Dame ne suffisait plus, avec Saint-André, aux catholiques résidents. En 1855, cette dernière église, on l'a vu plus haut, obtenait l'existence paroissiale, et prenait le nom de Saint-Patrice. En 1857, une paroisse mixte, Saint-Joseph, s'établissait rue Wil-

brod, sous la direction du Père Pallier, O.M.I. L'église était ouverte au culte l'année suivante. Il y avait donc trois paroisses distinctes à Ottawa, pour sept à huit mille fidèles, lorsque la ville devint capitale du Canada.

LA SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Devenu centre politique important, Ottawa, comme un aimant, attirait un grand nombre de travailleurs de tous métiers, auxquels la construction des palais gothiques du Parlement et des ministères, décrétée en 1857, promettait d'assurer un emploi lucratif et permanent. Les travaux, toutefois, ne furent pas lancés aussi tôt, et n'avancèrent pas aussi rapidement une fois lancés, qu'on l'avait tout d'abord espéré; et en conséquence d'une migration anticipée que ces gagne-pain éventuels et l'industrie forestière hypnotisaient vers Ottawa, la misère, sournoisement, vint frapper aux portes des cabanes. C'est au souvenir de cette misère, à la crainte de son retour inopiné, qu'on doit la fondation d'une première conférence de la Société Saint-Vincent-de-Paul.

Évidemment la gêne, et aussi la guigne noire, sévissaient plus ou moins de temps à autre depuis trente-quatre ans, synchroniquement avec les fluctuations du travail, comme cela se voit dans tous les milieux jeunes où la liberté sans frein, ou presque, se métamorphose en licence; où l'aisance inattendue, et passagère, entraîne avec l'imprévoyance le besoin,

qui en est la rançon habituelle. On n'avait sûrement pas laissé chômer les œuvres de secours depuis 1826, mais on avait négligé, faute de moyens d'action, l'initiative concertée. Les Sœurs Grises consentaient volontiers, en 1845, et dans les années qui suivirent, à prendre une partie du fardeau, devenu très lourd, de l'assistance accordée aux nécessiteux, et elles dégageaient ainsi le clergé paroissial d'une foule d'obligations onéreuses que le manque de temps ne lui laissait plus remplir. Divers mouvements collectifs, entre autres ceux de 1832 et de 1847 lors des épidémies de choléra, s'étaient épuisés avec la disparition du danger commun, et l'on n'avait plus songé à les ressusciter.

La Saint-Vincent-de-Paul s'implantait à Ottawa en 1860, après trente années d'essais fructueux en France, où le maître écrivain et l'apôtre laïc, Frédéric Ozanam, l'avait fondée avec un groupe de jeunes gens instruits et moralement bien doués, qui comme lui étaient les amis de toutes les pauvretés. A Québec depuis 1843, à Montréal depuis 1845, des succursales du Conseil de Paris fonctionnaient d'une façon admirable. Elles faisaient des prodiges tels parmi les indigents du pain et de la foi que M. Jean-Baptiste Richer, entouré d'une quarantaine de zéloteurs, se sentait tenté de suivre l'exemple venu de si haut et de si loin d'abord, puis d'un voisinage si rapproché, et posait ici même les prémisses d'un principe qu'il enrichissait vite par des actes réfléchis et soigneusement poursuivis.

Sans distinction de langue ou d'origine, les catholiques d'Ottawa s'intéressèrent aussitôt à l'œuvre nouvellement éclos. La conférence mixte, humblement instaurée dans un petit immeuble de la rue Sussex, non loin de la Cathédrale, attirait l'attention de Mgr Guigues, et Sa Grandeur acceptait le 16 novembre de prendre elle-même le patronat de la Société. Le 2 août 1863, l'agrégation à Paris était signifiée, et coïncidait avec l'inauguration d'une conférence française placée sous l'invocation de Notre-Dame du Bon Secours. Cette conférence comptait quarante-sept membres actifs, et son bureau comprenait les titulaires suivants :

Président honoraire, M. Nazaire Germain; premier vice-président honoraire, M. J.-Théophile Prudhomme; deuxième vice-président honoraire, M. Pierre Larivière; président actif, M. J.-B. Richer; 1er vice-président actif, M. E. Milotte; 2e vice-président actif, M. L.-A. Grison; secrétaire, M. François DuHamel; sous-secrétaire, M. Bernard Larivière; archiviste, M. Pierre Robert; garde-registres, M. Romuald Lapierre; bibliothécaire, M. Flavien Rochon; patron des écoles, M. Eugène Martineau (conseiller municipal); préposé aux ventes, M. Ovide Pinard; préposé au vestiaire, M. James Smith; dépositaire, M. Hilaire Pinard; portier, M. Jean-Baptiste Lortie; quêteurs, MM. J.-B. Cantin, Joseph Valiquette, Augustin Roy, Isaac Berrichon (conseiller municipal), Antoine Bordeleau; médecins, les docteurs J.-T. Beaubien, J. Riel, Pierre Saint-Jean et Louis DuHamel.

Jusqu'en 1878, un seul conseil particulier gouverna les conférences paroissiales qui furent fondées dans la suite. Le 3 mars on instituait le Conseil particulier Saint-Louis de France, sous la présidence de M. J.-C. Taché, sous-ministre fédéral des Travaux publics. Sa mission était spécialement affectée aux groupes de langue française. Depuis lors les fonctions de la Saint-Vincent-de-Paul, en tant qu'elles occupent immédiatement les Canadiens français, appartiennent à l'histoire connue. Elles sont avec soin consignées dans les archives, très bien tenues, de la Société.

LE GROUPE FRANÇAIS

(a) *Les sociétés*

Les Canadiens français de Bytown n'ont peut-être pas fait grand bruit dans les relations ou les rares journaux du village ancien et de la ville plus récente. Leurs successeurs d'Ottawa ont dû attendre à 1866 pour avoir un organe de défense, le *Canada*, qui devenait presque tout de suite le *Courrier d'Ou-taouais*. Jusqu'ici leur partage avait été de subir sans trop crier les agressions parfois hargneuses des clans ataviquement anti-français et anti-catholiques dont quelques-uns, il faut bien le dire, étaient fanatisés par la profondeur insondable d'une ignorance absolue quant à notre histoire et quant au régime politique qui était alors censé gouverner le Canada. Néanmoins les nôtres prenaient une importance propor-

tionnelle assez visible dans le corps catholique de 1826, comme on l'a pu juger aux chapitres précédents. La présence d'un prêtre français s'imposait dès 1827, car il fallait seconder le clergé de langue anglaise, très dévoué sans aucun doute envers tous les fidèles, mais ne parlant pas le langage d'une bonne partie de la population. On peut dire de même que les missionnaires français récemment arrivés à Bytown savaient à peine l'anglais. De là des difficultés surgirent.

La fuite des années isole quelques événements qui semblent indiquer plus particulièrement les raisons du progrès constaté chez les Canadiens français, de 1826 à 1873. Citons les principaux, en les classant par ordre chronologique: l'arrivée des Oblats en 1844; l'installation des Sœurs de la Charité et l'ouverture de leur école en 1845; la création du diocèse d'Ottawa en 1847 et le sacre de Mgr Guigues en 1848; la fondation du collège Saint-Joseph; la dégelée donnée en 1849 aux gallophobes de toute origine; la fondation de l'Institut canadien français d'Ottawa en 1852, de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1853, avec quoi s'apparente l'élection, la même année, d'un maire canadien français, le capitaine Jean-Baptiste Turgeon, du 2^e carabiniers; enfin la séparation des paroisses en groupes linguistiques, la fondation de l'Union Saint-Joseph en 1863, et de l'Union Saint-Pierre un peu plus tard.

M. Turgeon était un homme de réelle valeur. Son nom reste attaché à la manifestation publique

des idéals français et canadien au cours des dernières années de Bytown. L'Institut qu'il fonda était le centre de la pensée française laïque à l'ouest de Montréal, et l'empire que cette société littéraire exerçait sur les esprits était fermement établi, avec l'appui de Mgr l'Evêque et des Oblats, qui lui accordaient une confiance significative. Les élans populaires de notre groupe sont venus de cet organisme social puissant, et les projets d'ensemble qui ne relevaient pas directement de l'Ordinaire ou des paroisses, trouvaient ici une serre chaude où la germination et le mûrissement se succédaient rapidement dans un terrain sagement travaillé.

Voici la genèse de l'Institut: Un cabinet de lecture avait été ouvert à la Haute-Ville. Un certain M. Powell, un jour, proposa l'exclusion des Canadiens français. M. Turgeon, présent à la séance, répliqua vertement, et promit en quittant la salle de fonder une société qui survivrait longtemps au petit temple de la rue Sparks. Et de fait l'Institut de M. Turgeon est resté joliment vigoureux alors que le cabinet de lecture est de vieille date enseveli dans la poussière de son monolinguisme anglicisateur.

(b) Au conseil municipal

Il est intéressant de donner, à simple titre documentaire, le tableau de la représentation canadienne française au conseil municipal d'Ottawa, entre 1855 et 1873. Le premier conseil de ville, formé à Bytown

en 1848, comprenait le maire John Scott, et les conseillers Thomas Corcoran, Nicholas Sparks, N.-S. Blaisdell, Henry-J. Friel et Jean Bédard. On a vu qu'un maire de langue française, M. Turgeon, avait gouverné la ville en 1853. Bytown, devenu officiellement la « Cité d'Ottawa » en 1855, semble avoir modifié sa façon de traiter les minorités valables. Ainsi, à compter de 1855, les Canadiens français ont eu dans les conseils :

1855 — échevin: M. Eusèbe Varin; conseillers: MM. Joseph Beauchamp et Damase Bourgeois.

1856 — conseillers: MM. Charles Laporte, David Bourgeois, Eusèbe Varin.

1857 — échevin: M. Eusèbe Varin; conseillers: MM. Isaac Berrichon, Jean-Baptiste Richer et Charles Laporte.

1858 — échevins: MM. Damase Bourgeois et Pierre Riel; conseillers: MM. David Bourgeois, Théophile Prudhomme et Isaac Berrichon.

1859 — échevins: MM. Pierre Riel, David et Damase Bourgeois; conseillers: MM. Isidore Traversy et Isaac Berrichon.

1860 et 1861 — échevins: MM. Pierre Riel et Jean-Baptiste Lazure; conseillers: MM. Isaac Berrichon et Isidore Traversy.

1862 — échevins: MM. Lazure et Traversy; conseillers: MM. Berrichon et Jean-Baptiste Turgeon (ancien maire de Bytown).

1863 et 1864 — échevins: MM. François-Xavier Guertin et Traversy; conseillers: MM. Eugène Martineau et Berrichon.

1863 — échevins: MM. Traversy et Lazure; conseillers: MM. Martineau et Berrichon.

1866 — échevins: MM. Berrichon et Traversy; conseillers: MM. Martineau et Jean-Baptiste Guérard.

De 1867 à 1870 — échevins: MM. Traversy, Guérard et Martineau.

1871 — échevins: MM. Georges Taillon, Horace Lapierre, Eugène Martineau.

1872 — maire: M. Eugène Martineau; échevins: MM. O.-Arthur Rocque et Horace Lapierre.

1873 — maire: M. Eugène Martineau; échevins: MM. Arthur Rocque, Isidore Traversy et Horace Lapierre.

Ne croyons pas cependant que cette représentation fût élue sans difficultés. Il n'appartient pas à la présente monographie de raconter ces vicissitudes et ces luttes. Les émeutes électorales étaient de mise à cette époque, et la question de race était plus violemment discutée qu'elle ne l'est aujourd'hui, cela se conçoit. Dans la Basse-Ville, les quartiers Ottawa et By étaient ce qu'ils sont de nos jours quant aux limites, mais ils ne ressemblent en rien à ce qu'ils furent jadis au point de vue des mœurs municipales.

(c) *L'expansion du groupe*

Laissons nos candidats sur les tréteaux, et suivons de préférence les vedettes aventureuses de l'expansion catholique française. Avec 1865, l'avance

atteint du côté de l'ouest et dans la direction du sud l'ourlet rocheux de la colline Primrose, descend la déclivité abrupte qui surplombe Rochesterville, et rejoint la ligne de progression partie des *Flats* et débouchant sur la rue Preston. En même temps le rayonnement se grandit vers l'est jusqu'à la rivière Rideau, traverse les ondes lentes, glisse sur le chemin de Montréal, dépasse le cimetière Notre-Dame, et va se confondre avec les avants-postes déjà installés sur la route qui conduit de Saint-Joseph d'Orléans à Ottawa. Le rameau traçant a plongé ses racines adventices en tous lieux, et il ne faudra pas dix ans pour que le verbe français soit généralisé dans ces deux régions opposées, conquises sur un sol inoccupé, ou partagé avec des arrivants dont les coutumes et le langage diffèrent des nôtres.

Des logements se bâtissent auprès des petites industries locales qui sont sorties de terre au cours d'une journée, et le peuplement accentué n'attend plus que l'église et l'école. Ces deux compléments indispensables de l'habitation ne tardent pas à paraître. En 1868, après avoir établi des classes et le couvent du Sacré-Cœur (rue Rideau) dans la paroisse Saint-Joseph, les Sœurs Grises fondent une école à Saint-Patrice, puis s'installent dans le centre même du territoire qui forme en 1924 la paroisse Sainte-Anne. La même année se fait l'inauguration des cours au pensionnat désormais célèbre que les Dames de la Congrégation ouvrent rue Gloucester (Haute-Ville). Le Bon Pasteur, d'abord installé rue Saint-

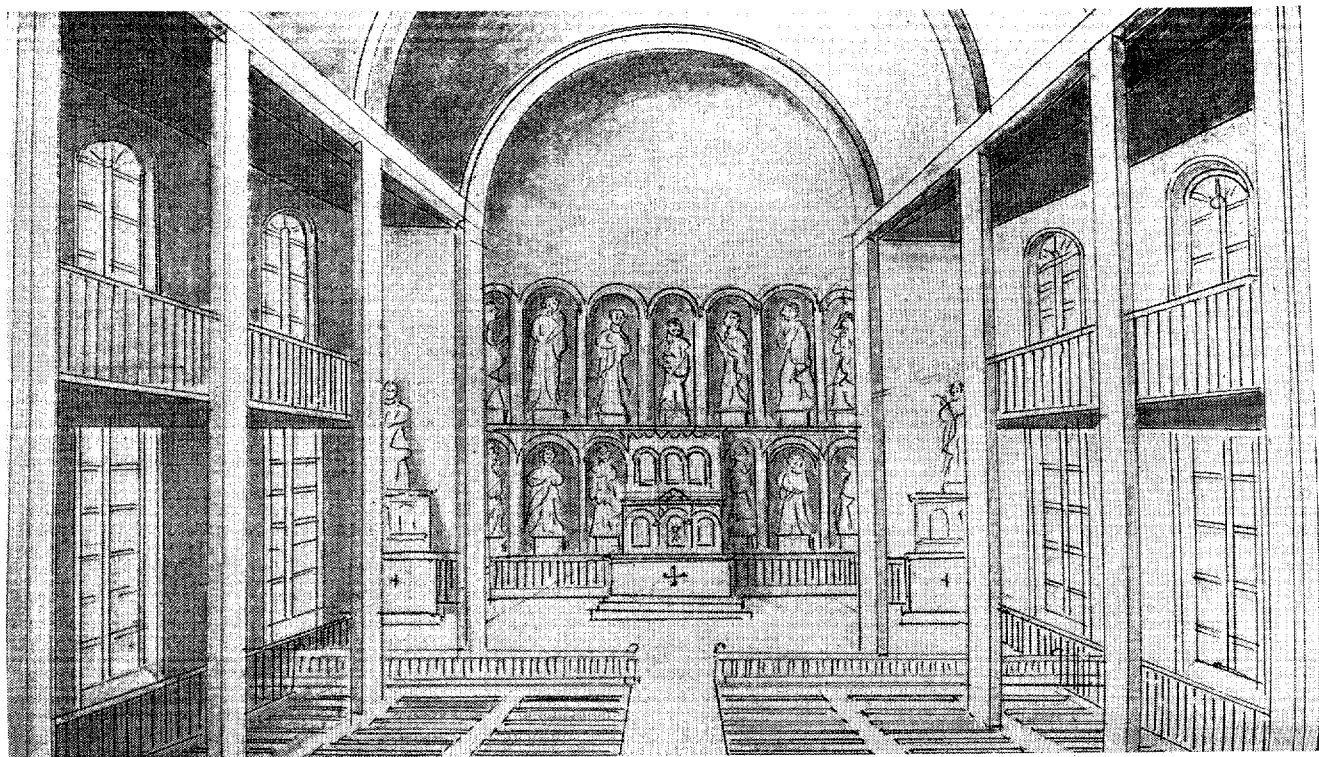
Patrice en 1866, entre la même année dans son petit local de la rue Park (Saint-André), et s'agrandit rapidement. De plus en plus les catholiques éloignent les bornes sociales de leur influence et de leur activité, et coup sur coup deux paroisses nouvelles tombent des ordonnances épiscopales sur un terroir bien préparé: Saint-Jean-Baptiste en 1872, et, en 1873, Sainte-Anne d'Ottawa. Le groupe français est devenu assez fort pour qu'on agite, en mai 1873, une question de presse sur la construction d'un monument national dans la Basse-Ville.

DEUXIÈME PARTIE

La Paroisse Sainte-Anne

I

LES DÉBUTS



Intérieur de l'église Sainte-Anne, au temps de M. Alleau (1873). Dessin fourni par Mgr Georges Bouillon, autrefois de l'archevêché.

I

LES DÉBUTS

VIEUX MAUX, VIEUX REMÈDES

QUICONQUE n'a pas connu par lui-même, ou n'a pas étudié dans les lettres intimes des contemporains l'étrange conglomérat formé de petits fonctionnaires, d'ouvriers, de voyageurs honnêtes, et de bohèmes amoraux qui habitaient l'est des quartiers By et Ottawa il y a cinquante ans environ, peut imaginer à peine la soudaine métamorphose qui s'est magiquement produite dans ces rues excentriques, où tant d'épaves sociales furent entraînées, par les hasards de la misère et du vice, au delà du ruisseau de la rue King, et vinrent piteusement s'échouer dans le voisinage des braves gens.

C'étaient l'époque et le milieu où l'héroïque droiture des uns, luttant contre la veulerie brutale des autres, n'avait pas toujours le dessus. Une gue-nilleuse pègre monnayait chez les gras buvetiers le produit de ses agressions nocturnes et de ses inénar-rables dols, et noyait dans la Jamaïque et le *gin* falsifié, la honte de ses femmes avec le scandale de ses enfants maigres de faim. D'ailleurs, presque partout dans la ville un même désarroi se manifestait périodiquement avec le passage des *hommes de chantiers*, et nulle région ne pouvait dire à l'Est: Je suis meilleure que toi.

Pendant que l'étiage des mœurs montait ou baissait selon que l'automne chassait ou que le printemps ramenait les engagés des bois, le clergé ralliait autour de lui les bonnes volontés. L'Evêque, chef de la famille catholique, corrigeait par la fon-dation de paroisses nouvelles l'abandon relatif des ouailles et le déséquilibre de ses forces, trop disper-sées, ou demeurées longtemps sans guide spirituel résident.

Après une stérilité prolongée, et « laissée à cause d'elle en butte aux dédains de ses voisines », la région qui devait bientôt s'abriter sous le manteau de sainte Anne allait se montrer féconde en action sociale. L'instauration de la paroisse arrêtait brusquement dans l'Est cette vague de crimes bêtes que le *Griffin-town* du vieux Montréal pouvait seul égaler et sur-passer. Nous l'avons déjà dit, les haines de race activaient le désordre. Cependant la plupart des

bûcherons n'avaient aucun besoin de ce stimulant fou pour se conduire en sauvages. Les gens qui voulaient chrétiennement vivre étaient de temps à autre harcelés par les fanfarons de vice et de buvaille, et lorsqu'ils avaient de longs trajets à franchir pour se rendre à l'église ou au travail, il leur arrivait fréquemment et forcément de doubler leur itinéraire; car ils ne pouvaient pas toujours se prévaloir du nombre pour se défendre avantageusement. Il y avait dans cette persécution tâtilonne un côté risible, et les *anti-n'importe-quoi* eussent difficilement expliqué leur phobie au sujet des tranquilles petites gens qu'ils assaillaient à tout propos.

Un mot typique recueilli dans le temps en dit beaucoup sur la mentalité des agresseurs. Revenu *d'en haut*, un forestier dont la famille habitait rue Parry (Clarence, entre la rue King et la Place Anglesea), se rendait un jour à Notre-Dame. Il rencontra d'anciens compagnons de hache qui voulurent l'attirer dans un antre de la rue Murray. L'homme refusa net de les suivre, déclarant qu'il ne manquerait pas l'office du dimanche pour toutes les camaraderies de la terre, et passa outre. On entendit alors cette curieuse apostrophe:

— Je vous l'avais bien dit, que cette canaille faisait ses Pâques!

UN REGARD DE L'ÉVÊQUE

Mgr Guigues observait sans rien dire, attendant le moment opportun d'agir. Souvent il se promenait

dans sa ville épiscopale. Tantôt ses pas alentis le conduisaient par les rues de Notre-Dame, dont il connaissait à fond tous les coins d'ombre et tous les pans de lumière. Tantôt une calèche (il y en avait encore à Ottawa) le portait à la Haute-Ville, ou lui faisait gravir la rue Cumberland en arrière du pensionnat du Sacré-Cœur, saluer en route l'église Saint-Joseph et l'Université, puis longer la bordure de la Côte-de-Sable par la rue Théodore et la rue Charlotte. Avant de regagner le *Palais*, monseigneur s'attardait un peu sur la culminance de la rue Rideau.

D'ici l'œil distinguait un vaste damier de feuillage et de champs. A l'intérieur du labyrinthe arborescent, de larges éclaircies trouaient les pins et les érables, les bouleaux et les liards. Sur la droite, comme une floraison rustique, les habitations récentes de Cyrville entouraient un clocher timide, à l'ombre duquel des pèlerinages venaient invoquer la Vierge de Lourdes, en attendant de porter leurs oraisons et leurs cantiques à la grotte d'Eastview-Centre. Puis c'était Janeville, tranchée en deux par le chemin de Montréal qui creusait, dans la verdure, l'étroit bandeau gris de ses cailloux et de sa poussière. Plus loin à gauche, les grands ormes traçaient la borne orientale du cimetière Notre-Dame, nouvellement inauguré, et le pourtour onduleux du cimetière Beechwood. Ils interrompaient tout à coup l'envol de leurs vivantes ogives, et laissaient passer une route à travers Gloucester Village, le futur Clarkstown, pour atteindre le pont Saint-Patrice et réunir les

deux rives. A gauche toujours, les eaux calmes des Rideaux penchaient vers l'Outaouais, et paresseusement investissaient des îles, au pied de la rue King, avant de se précipiter dans la double cataracte.

Un jour d'octobre 1872 monseigneur s'arrêta longuement à contempler le panorama d'or mauve où les ramures, allumées de tons vifs, se buaient ça et là de fumée bleue, comme pour mieux indiquer la présence des maisons piquées dans la plaine. Il vit le carrelage des rues lointaines treillisant la pourpre jaunie, et alors il songea aux distances longues et dures que les fidèles devaient cheminer, l'hiver venu, pour aller à l'église paroissiale.

De retour à l'Evêché, le prélat se fit apporter une carte de la ville et du township de Gloucester. Une consultation brève lui permit de comprendre l'urgence qu'il y avait de détacher certaines familles catholiques de la Cathédrale établies dans l'Est de la paroisse, de leur donner une église plus rapprochée, et ainsi les amener à suivre assidûment les offices du culte. La paroisse Sainte-Anne existait dès ce moment en puissance. Quelques mois allaient suffire à lui donner la vie des actes.

AU SEUIL DE L'ÉGLISE

Aucun document connu ne prouve la tenue de conférences entre l'autorité diocésaine et les paroissiens futurs quant aux bornes de la paroisse, à l'emplacement, et à la construction de l'église. Les

notables, évidemment, durent être invités au Palais, où la fondation se discutait. Rien n'indique non plus si les tenanciers eurent l'occasion de donner leur avis. L'ordonnance de décembre 1873 porte à supposer que l'évêque seul trancha la question.

La paroisse nouvellement constituée embrassait un territoire assez vaste dans lequel se trouvent aujourd'hui englobées les paroisses Sainte-Anne, Notre-Dame d'Eastview et Saint-Charles — ces deux dernières débordant un peu les limites anciennes, lesquelles étaient comme suit fixées dans l'Ordonnance publiée six jours après l'inauguration de l'église:

« Les limites de la paroisse de Ste Anne sont
 « fixées de la manière suivante, jusqu'à ce qu'il
 « plaise à Nous ou à nos successeurs de leur faire
 « subir des modifications qui seront jugées conve-
 « nables dans l'intérêt de la Religion.

« Cette paroisse a été entièrement détachée de
 « la partie Est de celle de la Cathédrale. Elle com-
 « prend dans la cité d'Ottawa, toute la partie du
 « quartier By qui se trouve à l'Est de la rue Nelson
 « et la partie du quartier Ottawa située à l'Est de
 « la rue Rose, traverse en ligne droite la rue Park, et
 « comprend de ce point les deux côtés de la rue Park
 « jusqu'à la rivière des Rideaux. En dehors de la
 « cité la paroisse de Ste Anne s'étend des deux
 « côtés du nouveau chemin qui conduit au cime-
 « tière. Lorsque le besoin s'en fera sentir on tracera
 « une ligne plus exacte entre les deux paroisses de

« Notre-Dame de Lourdes [de Cyrville] et de Ste Anne du côté Sud, et celle de la Cathédrale du « côté nord.

« La paroisse de Sainte-Anne se trouve donc « bornée au Sud par le quartier St George ou la « paroisse St Joseph; au Sud-Est par la paroisse de « Notre-Dame de Lourdes [de Cyrville] à une ligne « de séparation partant du milieu des deux ponts de « la rivière Rideau s'étendant jusqu'au cimetière; à « l'ouest et au Nord elle est bornée par la paroisse « de la Cathédrale.

« Jusqu'à nouvel ordre la ville de New-Edim-
« bourgh restera à la Cathédrale. »

Le Père Dandurand, qui exerçait alors les fonctions de vicaire-général, prépara les voies. Vers la fin de novembre 1872 M. J.-P.-M. LeCourt, architecte au ministère des Travaux-Publics fédéraux et domicilié près de l'Evêché, rue Saint-Patrice, était appelé au Palais et recevait l'ordre de faire les plans d'une construction en pierre, sans trop d'ornements extérieurs. En même temps le vicaire général ouvrait les négociations en vue d'acquérir un terrain convenable. L'emplacement actuel était tout indiqué, mais plusieurs croyaient que la Place Anglesea offrirait une meilleure façade. Le P. Dandurand tenait pour la rue St-Patrice, alors appelée rue Ottawa entre la rue King et la rivière des Rideaux. Le côté sud de la rue se trouvait libre à partir de la propriété que M. Sévère Desjardins occupait à l'encoignure de la rue Chapel, et jusqu'à la maison du

relieur Pierre Bureau, où s'abritait une agence de machines à coudre. D'ici à la rue Augusta les habitations logeaient les familles F. Boucher, Alexandre Cocker ou Caulker, Joseph Baulne, Théophile Grenier, Joseph Bellefeuille, Ed. Dagenais, Joseph Chaurest et Michel Bleau.

En fin de compte les lots suivants furent achetés: nos 20, 21 et la moitié ouest de 22, rue Ottawa; nos 2 et 3 Place Anglesea. La transaction coûta \$4,278 à la corporation épiscopale, et la paroisse eut pour ses œuvres une superficie de 39,798 pieds carrés. La façade rue Ottawa courait sur 165 pieds; Place Anglesea il y avait 132 pieds de front. Chaque lot ayant 134 pieds de profondeur, la ligne donnait donc 268 pieds d'une rue à l'autre.

À PROPOS DE TERRAIN

On a vu tout à l'heure que ces terrains avaient d'abord appartenu à Jacob Carman en 1802, à Thomas Fraser en 1812, à Hugh Fraser en 1822, et enfin à la Couronne en 1823. Dans la suite, quelques concessions temporaires furent accordées, mais les actes ne furent pas homologués. Il ressort des archives municipales que Sa Majesté se réservait un douaire, comme en témoigne un instrument du 24 novembre 1868, dans lequel Thomas-A. et Eleanor Beagly reconnaissent l'existence de ce douaire. L'intendance militaire conservait ses droits. Elle avait même possédé un champ de tir Place Anglesca.

Un homme y fut tué derrière les butées vers 1872, en arrangeant les cibles, et le tir fut supprimé. Chacun des lots appartenant au terrain des œuvres paroissiales a son histoire particulière que nous allons résumer.

Rue Ottawa: Lot No 20

C'est ici que se trouve la partie antérieure de la Salle Sainte-Anne. Le lot fut acheté au nom de la corporation épiscopale le 20 janvier 1873 pour \$625. John Corbett en était propriétaire depuis la veille, en conséquence d'une cession faite par Georges Corbett, sa femme Mary Franklin, et sa sœur Mary Corbett. La considération de cette cession était de \$1.00 en plus de « l'amour et l'affection mutuelles » C'est le seul acte inscrit au greffe de la ville depuis 1868, et le deuxième seulement depuis 1823.

Lot no 21

Son histoire est plus compliquée. On relève en 1856 une vente par ordre du shérif Simon Fraser qui, en octobre, disposait des biens-fonds de William et George Ross. L'immeuble comprenait les lots 21 et 22. Richard-W. Scott en devint acquéreur, les garda cinq ans et, le 1er octobre 1861, vendait le lot 21 à M. Isidore Vendet, qui le passait à Damase Cocker le 8 novembre 1864. Le 11 octobre 1866, Cocker engageait le terrain pour un prêt de \$100 à douze pour cent que lui consentait John Heron. Vingt jours après il

vendait la moitié sud de la moitié est à Alexandre Cocker pour \$108, et la moitié ouest pour \$122 au même, le 11 novembre. Le quart nord-est passait à Joseph Baulne au prix de \$200 le 29 septembre 1869. Le 5 décembre 1872, alors que la fondation de la paroisse Sainte-Anne était annoncée, la Couronne accordait une patente à Alexandre Cocker, qui vendait la propriété à la corporation épiscopale pour \$900. Ce dernier acte est du 1er février 1873. L'Intendance exigea un supplément de \$95 pour céder ses droits antérieurs non prescrits.

Lot no 22

Lors de la vente judiciaire de 1856, Daniel O'Connor avait acheté le lot no 22. Le 17 juin 1869 il cédait ses droits à Roderick-E. O'Connor, et ce dernier les transférait le 9 décembre 1863 à Charles Sparrow fils pour \$250. L'*Insolvent Act*, ou loi des faillites, permettait à Daniel O'Connor de reprendre son titre le 20 octobre 1866, et le 7 octobre 1876 George Baskerville lui payait \$305 pour le terrain. La moitié ouest de ce lot no 22, qui nous intéresse plus particulièrement, passait le 27 avril 1870 aux mains de Théophile Grenier, et la moitié est était acquise à Edouard Dagenais, chaque demi-lot ayant coûté \$225. Le 13 février 1873 la corporation épiscopale payait \$750 à Grenier et à Joseph Bellefeuille pour cette moitié ouest.

Place Anglesea

Les deux lots de la Place Anglesea, les nos 2 et 3, ont toujours été réunis dans les transactions portées au registre de la ville. Le 11 août 1855 Edward Cunningham, depuis longtemps propriétaire, vendait à Timothy Finn, qui cédait ses titres le 16 mars 1859 à James Dyke. Pour une raison quelconque les taxes ne furent pas payées, et le 11 mars 1872 les deux lots étaient attribués par vente judiciaire (\$12.50) à Ed.-C. et Geo.-M. Malloch. Horace Lapierre et E. Germain en faisaient l'acquisition le 26 novembre au prix de \$800, et les revendaient le 14 décembre aux Sœurs de la Charité (plus tard les Sœurs Grises de la Croix). Chaque lot coûta \$1,000 aux religieuses. Le 22 février 1873 la corporation épiscopale devenait propriétaire à son tour.

Voilà l'histoire des terrains affectés à l'église, au presbytère, et à la salle paroissiale de Sainte-Anne.

LA MOISSON DE PIERRE

(a) Le 4 mai 1873

Mgr Guigues, déjà malade, voulait assister avant de mourir à l'éclosion d'un civisme religieux cultivé en plein champ paroissial dans l'Est. Il rêvait d'offrir des milliers d'âmes à celle qui fut appelée « la terre incontestée des prodiges », parce qu'elle « créa un tabernacle à Dieu. » Le prélat se disait qu'après

tant de chutes les plus réfractaires amenderaient suffisamment leur conduite pour qu'un jour la paroisse gagnât une enviable réputation, avec l'aide de la Bonne Sainte Anne. Il hâta donc l'entreprise, et les travaux débutèrent en avril 1873, sous la surveillance de MM. Pierre Rocque et James O'Connor. Le premier habitait rue Dalhousie, près de la rue Saint-Patrice, et le second était domicilié rue Cumberland, no 141. Les entrepreneurs représentaient les deux maîtres groupes catholiques de la région nouvellement organisée, et leur collaboration signalait une entente que les Canadiens français et les Irlandais n'avaient pas toujours connue ailleurs. Ils poussèrent les travaux d'excavation à une allure telle que l'on pouvait poser la pierre d'angle le 4 mai, fête du Patronage de saint Joseph.

Nous n'avons pu jusqu'à présent trouver de récit complet de cette cérémonie, à laquelle toute la ville catholique voulut assister. Dans le temps, une bénédiction de pierre angulaire constituait un événement. Des témoins oculaires — ils ne sont pas absolument rares même aujourd'hui — nous assurent qu'une foule très considérable encombrait la rue Ottawa et les terrains voisins de l'emplacement excavé. Empruntons au *Courrier d'Ontario* le compte rendu qu'il donne à sa manière de la fête populaire. La livraison du 5 mai 1873 dit :

« La cérémonie de la pose de la pierre angulaire
 « de la nouvelle église catholique que l'on doit ériger
 « à l'extrémité de la rue Saint-Patrice, a eu lieu hier

« après-midi. Le concours des fidèles, toujours
« anxieux d'assister à ces fêtes religieuses, fut con-
« sidérable.

« Sa Grandeur Mgr Guigues présida la cérémo-
« nie, assisté de M. le Grand Vicaire Dandurand. On
« remarquait aussi la présence de plusieurs autres
« membres du clergé, entre autres les Révérends
« Pères Molloy, Foley, etc. Après les cérémonies
« d'usage, il y eut sermons de circonstances.

« Selon une louable coutume l'on a mis dans la
« pierre angulaire une bouteille contenant les noms
« de notre vénérable évêque, de notre digne Grand
« Vicaire, et aussi ceux des entrepreneurs.

« L'église aura 104 pieds de long sur 54 de largeur,
« et comptera 240 bancs.

« Les entrepreneurs . . . pensent compléter les
« travaux au commencement du mois de décembre
« prochain.

« N'oublions pas de dire que la collecte a été
« assez abondante. La nouvelle paroisse portera le
« nom de paroisse de Sainte-Anne. »

Les *sermons de circonstances* signifient qu'à cette époque les services religieux étaient bilingues dans toutes les églises catholiques de la ville. La *collecte assez abondante* avait rapporté de quoi payer les huit premiers mois d'intérêt sur le prix d'achat des terrains, soit \$171 et quelques sous, ce qui montre à la fois, pour ces temps lointains, une réelle générosité — les gens étant plutôt pauvres — et l'affluence des assistants. Le *Times* ajoute aux membres du clergé

qui étaient présents, le nom du Père Tortel, O.M.I., alors professeur du collège universitaire Saint-Joseph.

Au cours des travaux de construction, les fidèles de la région continuèrent à fréquenter la Cathédrale. Jusqu'ici le P. Dandurand avait lui-même pourvu aux besoins spirituels de ces gens. La population mixte exigeait un prêtre qui parlât l'anglais et le français, et l'usage des deux langues persista jusqu'en 1889, alors que sur demande d'un nombreux groupe irlandais de Notre-Dame et de Sainte-Anne, Mgr Duhamel, second évêque d'Ottawa, créa la paroisse Sainte-Brigitte.

(b) *La première messe*

Une paroisse existe le jour seulement où la messe consacre la fondation. Il est facile de se figurer l'intérêt que les paroissiens futurs accordaient aux travaux de la rue Ottawa. Des ouvriers donnaient une partie de leur tâche gratuitement afin de presser la besogne, et aussi d'aider financièrement l'œuvre commune. La pierre, extraite des carrières de Gloucester, comme on appelait alors le Chemin de Montréal au delà du cimetière catholique, était voiturée par les engagés auxquels s'adjoignaient, pour un jour ou deux, des volontaires. Le sable, pris sur la rive ouest des Rideaux, là où commence la rampe de la rue Wurtemberg, ou même à l'embouchure de la rivière Gatineau, se trouvait à faible distance, et cela simplifiait les frais de transport. La terre à ciment de Hull servait aussi, et les marchands

de bois d'œuvre établis dans le voisinage de l'église en construction, offraient l'avantage d'un approvisionnement très rapproché. Les entrepreneurs, avec le Vicaire-Général, conduisaient virilement les équipes, et menaient l'entreprise de façon à remplir la promesse du 4 mai. Effectivement ce fut le dimanche 30 novembre que l'inauguration put être faite. L'élite de la ville ne craignit pas de se *compromettre* en assistant aux cérémonies religieuses de la bénédiction.

Privé de la robustesse physique dont il jouissait une vingtaine d'années plus tôt, Mgr Guigues, en raison des rhumatismes qui devaient bientôt l'emporter, dut rester au Palais à regretter le contretemps qui l'empêchait d'aller lui-même inaugurer un temple dont il avait au printemps béni la pierre d'angle. Mais un apôtre des œuvres évangéliques s'intéressait de loin aux progrès d'Ottawa, et tenait avec l'évêque d'ici une correspondance suivie. C'est à lui que s'adressa Mgr Guigues, et l'évêque de Gratiapopolis, Mgr Edouard Fabre, vint présider les fêtes du 30.

Dès son entrée à Ottawa le 27 novembre, le coadjuteur et futur archevêque de Montréal était surpris à la gare par une foule de fidèles de tout rang. Les catholiques d'Ottawa, de Hull et d'Aylmer lui faisaient une chaleureuse ovation. Cent voitures l'attendaient au débarcadère du *Canada Central*, rue Baird. Le maire Eugène Martineau et le curé nouvellement nommé de Sainte-Anne, M. l'abbé Alleau, lui offraient les hommages de la ville et de la paroisse.

La Société Saint-Jean-Baptiste, que le docteur Saint-Jean, président, et M. J.-V. de Boucherville, secrétaire, représentaient avec une foule d'affiliés, offrit une adresse, de même que l'Institut canadien français d'Ottawa et la société irlandaise de Saint-Patrice.

Les équipages accompagnèrent en procession Mgr Fabre jusqu'à l'Évêché, pendant que les musiques des Jeunes Canadiens de Notre-Dame, du Collège, de la *Union Band*, allégrement marquaient le rythme au défilé.

De la cérémonie elle-même le *Courrier* publiait, le 1er décembre, un compte rendu auquel nous ajoutons quelques précisions entre parenthèses:

« Hier Sa Grandeur Mgr Fabre, Evêque de « Gratianopolis, a fait, au milieu d'un concours « immense de fidèles, la bénédiction de la nouvelle « église de Sainte-Anne, sur la rue Ottawa. Sa « Grandeur a elle-même prononcé en français et en « anglais un discours de circonstance qui a été fort « goûté de tout le monde. Après la cérémonie de la « bénédiction qui a été fort imposante, M. l'abbé « Alleau, curé de la nouvelle paroisse, a célébré la « messe, pendant laquelle la quête fut faite par « Madame (Gérin-) Lajoie accompagnée de M. « (J.-V.) de Boucherville; Madame (Alfred) Garneau, « accompagnée de M. (Benjamin) Sulte; Mademoi- « selle Drapeau, de M. (Didier) Dion; Mademoiselle « E. Germain, de M. E. Germain, et Mademoiselle « (Rachel) Côté, de M. (Georges) Taillon. »

Le *Citizen* de la même date disait de son côté, parlant de l'église :

« The building is a very fine one constructed of stone and presents a pleasant appearance both externally and internally. It is richly furnished and capable of accommodating 800 persons. »

Il y a évidemment plus de lyrisme que de vérité dans cette description brève; car l'église, au dire des Canadiens du temps qui avaient vu quelque chose, était plutôt sombre et nue, sans caractère, taillée comme une boîte. Mais c'était la première église paroissiale, et les fidèles, en ce jour de liesse, étaient portés à l'admiration pour tout...

La musique profane n'avait pas manqué. Les corps des Chasseurs, de l'Université, des Jeunes Canadiens de Notre-Dame, avaient rempli les intermèdes, et les cuivres avaient foudroyé la voûte de leurs éclats. Quant à la musique sacrée, le premier maître chantre de la paroisse, M. Octave Dionne, en fut chargé. Evidemment les prescriptions de Solismes étaient à cette époque lointainement respectées, et personne ne songeait encore à modifier le plain-chant venu d'Allemagne avec d'autre camelote. M. Dionne était chef comptable au ministère des Travaux publics (fédéral).

(c) *Quelques noms de 1873*

Reconstituer en partie la foule du 30 novembre 1873 n'est pas impossible aujourd'hui. Comptes

rendus, archives de sociétés, lettres « et autres documents afférents », tout cela permet de retrouver les gens qui vinrent aux fêtes à titre de délégués. Pour les fidèles de 1924, ces noms ont quelque importance. On relève ainsi: parmi le clergé — Le P. Dandurand, vicaire-général; le T. R. P. Tabaret, o. m. i., *principal* de l'Université, accompagné des Pères Tortel et Lepers; le Frère André, directeur de l'Ecole Notre-Dame (maintenant l'Académie de la Salle); parmi les représentants municipaux — le maire Eugène Martineau, les échevins Horace Lapierre, John Heney (plus tard chevalier de Saint-Grégoire), F. McDougal, du quartier By; Arthur Rocque et William Kehoe, du quartier Ottawa; parmi les commissaires des écoles séparées — le président J.-V. Peachy, le secrétaire Louis Tassé, instituteur; le trésorier Patrick O'Meara, les commissaires J. Larose, A.-E. Lapierre, Wm. Finlay, G. Chouinard, R.-A. Sims; le surintendant des écoles T.-G. Coursolles; la Société Saint-Jean-Baptiste: Eugène Têtu, Hilaire Pinard, Charles Panet et H. Pelletier; l'Institut canadien français d'Ottawa: Stanislas Drapeau, E.-P. Dorion, J.-N. Têtu; la Saint-Vincent de Paul: F.-X. Deloge, J. Carleton, E. Millotte, R. Lapierre, J.-V. Ryan, Louis Casault (parrain du curé de Sainte-Anne, M. le chanoine Myrand), Pierre Rivet; l'Union Saint-Joseph du Canada: V.-E. Godbout, J.-B. Lamontagne (secrétaire), R. Julien, Isidore Deslauriers, P. Denault, G. Julien, C. Goulet, A. Groulx. Au nombre des particuliers, les anciens nous indiquent:

le docteur J.-T. Beaubien, qui exerçait les fonctions de coroner; l'assesseur Isidore Traversy, le sous-surintendant du service d'incendie Paul Favreau, le magistrat de police O'Gara, le maître de poste du Sénat, M.-J.-B. Myrand (père du curé actuel), le maître de poste des Communes, le futur sénateur Pascal Poirier, le lieutenant Joseph Taché, de la 7^e batterie; le gérant de la Banque Nationale S. Benoît, le gérant de la Banque de Québec H.-V. Noël, le chef des traducteurs du Sénat, A. Boucher, Olivier Durocher, futur maire d'Ottawa.

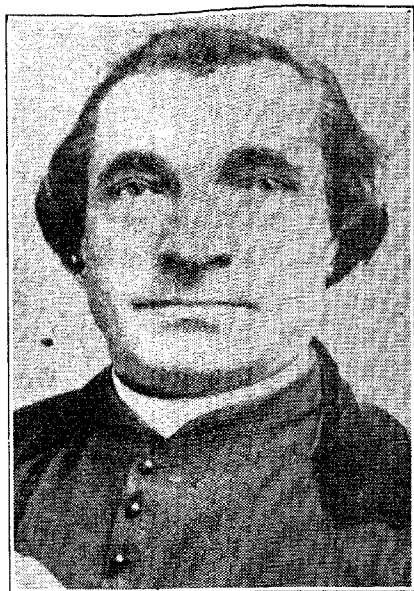
Une forte délégation de Hull assistait aux cérémonies: les échevins Adelbert Quesnel, Henri Richer, Olivier Latour et D. Simon; les commissaires d'écoles A. Larose, B. Allard, O. Caron; le chef de la musique des Chasseurs Honoré Dumontier, MM. N. Tétreault, P. Poulin, A. Lane, E. d'Orsonnens, Hector Lapointe, représentant la Société Saint-Jean-Baptiste; F.-X. Gauthier, J. Prudhomme, Anselme Bédard, Marc Trudel, David Nault, E. Madore et le docteur Joseph Baudin, représentant l'Union Saint-Joseph; l'Union Saint-Pierre avait comme délégués Moïse Dumontier, E.-A. Boulet, Antoine Parent, T.-O. Laferrière.

Quant aux paroissiens proprement dits de Sainte-Anne, les noms suivants peuvent être cités: Ferréol Dionne, J. Prudhomme, Ed. Goulet, de la rue Chapel; Moïse Desjardins, rue Cobourg; J. Boily, Elie Quéry, Jean et Louis Gauvreau, rue Augusta; Joseph Landry, C. Cardinal, Alexandre Gauvreau,

Joseph Maillé, de la rue McGee; Alexandre Gauthier, Pierre Bureau, A. Jolaud, Edouard Carter, de la rue Ottawa; X. Gauvreau, N. Boily, Alexandre et Emery Spénard, Michel Boyle, J. Delorme, Thomas Paquet, Odilon Robillard, Charles St-Jacques, de la rue Park (Saint-André); Joseph et J.-B. Archambault, Moïse Carrière, de la rue Parry; Edouard Dagenais, Sévère Desjardins (Clarence, entre les rues King et Chapel); Damien et François Sauriol, Baptiste Désormeaux et Auguste Deschênes, Place Anglesea; Napoléon Therrien et William Dagenais, rue Franklin (Clarence, entre la rue Augusta et la rivière); J.-B. Groulx, Xavier Cavalier, J.-B. Goulet, F. Bouvrette et Alphonse Joubarne, rue Gloucester (Friel).

Le peuple n'était jamais en peine de manifester sa joie aux jours de fête. Le 30 novembre, comme aux grandes journées de liesse profane ou religieuse, il avait allumé dans ses fenêtres des chandelles de suif, des bougies de cire, des lampes à pétrole, selon la fortune dont la maisonnée pouvait disposer. Ces pâles étoiles trouant la nuit avaient inspiré à Benjamin Sulte un petit poème sur les solennités du soir; mais le poème, comme les étoiles artificielles, s'est perdu, ou du moins Benjamin Sulte ne l'a jamais publié — il s'est contenté de nous en parler.

L'historien aimait beaucoup à raconter cette inauguration d'église, et ne se lassait pas de dire, quelque temps avant sa mort, que les Canadiens de 1873 comprenaient mieux la solidarité que nos jeunes gens d'aujourd'hui, américanisés sans le savoir.



M. Jean-Baptiste-Théodore ALLEAU,
Premier curé de Sainte-Anne d'Ottawa (1873-1876).

LE PREMIER CURÉ: M. ALLEAU

(a) Son arrivée à Ottawa

Sans doute le peuple aimait en 1873 comme toujours les solennités religieuses, auxquelles il apportait plus qu'une passagère curiosité. Derrière le rituel et la liturgie qui lui étaient comme des lettres mortes, il devinait le symbole et comprenait toujours bien la prière, car il était dévotieux. On pouvait reconnaître dans cette population mêlée, de nombreux fidèles au vrai sens du mot, dont la piété simple et profonde

consolait l'héroïque pasteur du diocèse et les non moins admirables prêtres de la Cathédrale, et pour qui la définition de saint Bernard était un programme: « L'argument de la foi, ce sont les bonnes œuvres ». Cependant le clergé semait dans la tribulation plus souvent qu'il n'aurait voulu, et la moisson ne lui donnait pas toujours l'allégresse du psalmiste.

Si les foules comptaient des croyants très humbles de cœur, elles possédaient aussi des catholiques plus exigeants qui se targuaient d'aimer, avec saint Augustin et peut-être autrement que lui, « les formes belles et variées, les couleurs brillantes et fraîches. » Que ces gens fussent accourus même de loin, on pouvait humainement l'expliquer par l'attrait d'un orateur alors puissant, Mgr Fabre, et aussi par la sympathique admiration qui entourait le nouveau curé.

Au printemps de 1873 un prêtre *français*, que son rabat faisait reconnaître, se présentait à l'Évêché vers l'heure du souper. Monseigneur, depuis quelque temps malade, travaillait en ce moment dans sa bibliothèque avec un ecclésiastique, M. Georges Bouillon, et pria celui-ci de recevoir l'hôte inconnu. Mais l'étranger insistait pour parler à l'évêque lui-même. Mgr Guigues le fit donc entrer dans son cabinet de travail et s'entretint en particulier avec lui. Peu après il rappelait M. Bouillon et lui présentait M. Jean-Baptiste-Théodore Alleau, missionnaire apostolique, ci-devant du diocèse de Tours,

et venant de Paris. Désormais le missionnaire allait appartenir au personnel de la Cathédrale, en attendant d'exercer le ministère dans une paroisse du diocèse.

Parti de France le 24 avril 1873, arrivé au Canada vers le milieu de mai, M. Alleau s'était déjà fait de solides amitiés dans le clergé et chez les laïcs.

(b) *Un caractère complexe*

Cette figure d'église est fort intéressante. On y perçoit un vivant mélange de contrastes aigus. Le récit complet d'une vie aussi remplie laisserait la patience d'un professeur boche, tant les jours et les années se dispersent aux quatre coins du monde, tant les avatars ecclésiastiques sont fréquents, tant les vertus robustes coudoient les faiblesses dans une lutte constante entre la gloriole oratoire et les plus solides gloires du sacerdoce. En effet, missionnaire apostolique, prédicateur éminent, écrivain agréable, musicien, voyageur incorrigible, aumônier militaire de 1870, cœur généreux, héroïque même, M. Alleau, dans l'opinion de personnes dignes de foi qui le connaissent bien, avait un caractère volcanique.

Au physique, le nouveau curé était un vigoureux athlète dont l'âge accusait une trentaine d'années au plus, bien qu'il eut quarante-sept ans sonnés en 1873. Corpulence robuste, musculature souple et forte, démarche de soldat, tout cela raffermissait le regard perçant et la figure autoritaire. Dans toute son

apparence on stylisait vite une fierté assez voisine de l'orgueil. Et cependant les pauvres et les humbles n'eurent pas de meilleur conseiller, de plus paternel soutien, d'ami plus aventureusement dévoué. Somme toute, il était bâti de qualités morales qui se jetaient constamment en champ clos contre une promptitude méridionale, que le plus souvent elles terrassaient.

Pourtant, M. Alleau venait de l'Indre, où l'on semble plus calme. Né le 26 décembre 1826 au bourg d'Azay-le-Rideau, pays d'enchantement et de belles architectures, il avait fait ses classes dans la petite école proche de son domicile, puis au collège restauré de Chinon, et enfin au séminaire de Tours. C'est ici qu'il était ordonné prêtre le 29 juin 1851. Ses premières fonctions sacerdotales le conduisirent à Richelieu sur la Mable, où il fut vicaire pendant une année. La petite ville conservait plusieurs souvenirs du Cardinal, et les vieux châteaux qui trouaient ça et là les reconstructions ordonnées par le grand ministre de Louis XIII incitaient le jeune prêtre à rêver croisades et combats vers les Lieux-Saints. On le retrouvera plus tard en Palestine. L'Ordinaire vint troubler ces mirages, et M. Alleau partit le 1er juillet 1852 pour un vicariat exposé aux inondations annuelles, La-Chapelle-sur-Loire, qui fut presque complètement détruite en 1856 par la soudaine crue des eaux. Le 16 octobre 1852 il allait à Saint-Saturnin (du Cher). Ici, pendant deux ans, il put exercer un fructueux zèle apostolique, et partit le 30 septembre 1854 pour la cure de Chisseaux, emportant avec lui le

regrets de ses ouailles. Ses désirs de voyage l'attiraient cependant vers la Terre-Sainte, où depuis 1847 la restauration du Patriarcat de Jérusalem entraînait les bonnes volontés en foule. M. Alleau quitta le diocèse de Tours le 13 octobre 1855, en route vers Paris, où il comptait s'inscrire aux missions étrangères.

De son séjour dans la capitale française on sait actuellement fort peu, si ce n'est qu'il prêcha à la Madeleine et à Saint-Philippe-du-Roule. En 1859 il faisait son premier pèlerinage à Jérusalem, donnait des sermons chez les Dames de Sion, dans la maison provisoire que la communauté naissante occupait rue de Damas, et parcourait la Palestine. Il se trouvait à Jérusalem lorsque le plafond rocheux de la grotte de Saint-Jérôme s'effondra.

De retour en France vers 1861, après un séjour en Grèce, où il alla souvent dans la suite, il demeura en relation avec les Dames de Sion et fut présenté au Commissariat de Terre-Sainte, qu'il voulait aider de sa parole et de son action apostolique.

Il semble que pendant la guerre franco-prussienne M. Alleau soit devenu aumônier d'un régiment de ligne. Nous n'avons pu jusqu'ici vérifier son affectation militaire. Une fois la guerre finie, on l'entend prêcher dans diverses églises de Paris, notamment à Saint-Philippe du-Roule et à la Madeleine. Le 24 avril 1873, à la suite de relations avec les missions étrangères, il quitte la France pour le Canada, descend à Montréal chez les Sulpiciens, qui lui indiquent aussitôt le désir de Mgr Guigues d'avoir

auprès de lui des prêtres français, mais connaissant l'anglais. M. Alleau a déjà commencé l'étude de cette langue, pendant sa longue traversée. Lors de son entrée à l'évêché d'Ottawa, et surtout lors de l'inauguration de sa paroisse de Sainte-Anne, il peut tenir une conversation et même prêcher en anglais.

(c) *L'apprentissage du Pays*

Dès son installation à Notre-Dame d'Ottawa M. Alleau gagna la confiance de Mgr Guigues. Prédicateur qui soutenait bien sa réputation, il était facile de commerce, et ne tarda pas à remporter d'assaut et les auditoires auxquels il expliqua l'Évangile, et les particuliers qu'il eut l'occasion de rencontrer. Monseigneur l'amenait souvent avec lui dans ses visites pastorales. Au cours de son premier voyage avec l'évêque M. Alleau improvisa chaque jour, pendant deux mois, un sermon sur les sujets divers qui lui furent proposés en route. Nécessairement, cela surprit un pays jeune encore en friche, où l'admiration se faisait généreusement spontanée, mais le brave missionnaire se glorifiait un peu trop de ses succès oratoires, et commençait à croire de bonne foi qu'il était *le seul* à planer dans l'altitude. Le temps a refroidi bien des querelles de mots et de manière sans doute, et cependant il reste encore chez les très vieux des réminiscences de ces conflits d'éloquence et de science théologique.

Cela n'empêcha pas Mgr Guigues, qui se connaissait en hommes, de faire pleine confiance à son

missionnaire. Il lui offrit la cure de Saint-André-Avellin. Le départ de M. l'abbé Guillaume laissait vacante cette paroisse déjà ancienne. A quelle date exactement fut effectué le remplacement reste à l'état de conjecture. M. Guillaume signa sa dernière *entrée* au registre paroissial à la date du 14 juillet 1873. M. Alleau inscrivait son premier acte le 27 du même mois. Il signait alors *Alleau, ptre*. Son nom paraît pour la dernière fois le 12 août. Il donne lui-même le 15 août comme date de son départ. Dans ce bref intervalle d'un mois à peine, M. Alleau a administré sept baptêmes et fait deux sépultures. Quant aux raisons qui motivèrent la retraite du nouveau curé, on ne sait absolument rien de précis. Le Père Alexis dit à ce sujet dans son *Histoire de la Province ecclésiastique d'Ottawa*:

« Ce monsieur (Alleau) ne resta que quelques jours dans cette paroisse, dont l'indiscipline lui « déplut. »

Par contre, le successeur immédiat de notre missionnaire, M. l'abbé S. Rivet, consigne ce qui suit au registre:

« Ce premier septembre 1873, nous prêtre curé
 « approuvons et trouvons très opportuns tous les
 « ouvrages ordonnés et exécutés par le Très Rév.
 « Messire Alleau, missionnaire apostolique, et con-
 « firmons tous ses actes et ses démarches, faites ici
 « pour les besoins et l'avantage des paroissiens. Je
 « lui en rends mille remerciements. Son nom est ici
 « très vénéré. »

« (Signé) S. Rivet, ptre, curé. »

M. Rivet quitta lui-même Saint-André en 1874. M. J.-P. Bélanger lui succéda, devint chanoine, et prit sa retraite il y a quelques années. On célébrait en 1924 le cinquantenaire du chanoine Bélanger dans la paroisse. Le curé actuel est M. l'abbé Aurèle Bélanger, remplaçant et neveu du précédent, à qui nous devons les extraits du registre paroissial.

Il est certain que M. Alleau, étranger aux coutumes du pays, inhabitué aux sautes d'humeur assez fréquentes chez nos campagnards de l'époque, doué lui-même d'une patience à fleur de peau qui menaçait d'exploser à la moindre contrariété, ne devait pas deviner *ex abrupto* les moyens qu'il fallait mettre en œuvre pour s'assurer la direction utile des terriens et des *voyageurs*, en majorité dans la paroisse de Saint-André il y a cinquante ans et plus. Il avait gardé trop vierges ses souvenirs de villes européennes, où la vraie situation en marche du Canada n'était même pas imaginée. On racontait à l'Archevêché d'Ottawa que le jour de son départ de Saint-André M. Alleau avait arboré dans l'église paroissiale toutes les tentures de deuil utilisables, et s'en était allé sans dire un mot d'adieu à ses paroissiens de vingt jours. Le détail peut s'être grossi en vieillissant. Toujours est-il que Mgr Guigues reprit le missionnaire au Palais, et que M. Alleau continua ses prédications.

Lors de la solennisation de la Sainte-Cécile à la Cathédrale, le 23 novembre, M. Alleau donna sur la musique sacrée un sermon qui n'eut pas l'heur de plaire à tout le monde. M. Taché, sous le pseudonyme

de Jean Piquefort, crut opportun de bourdonner pendant deux ou trois colonnes du *Courrier d'Ottawa* contre la thèse liturgique de l'orateur, sous prétexte, disait-il, de faire la guêpe; mais il s'enlisa dans les théories qui eussent fait bondir Huysmans non moins que les Bénédictins. Ces théories de gargouillements opératiques sont encore de mode aujourd'hui même, presque partout. M. Alleau répondit fort courtoisement le 16 décembre dans le même journal, mit la question en équilibre, et laissa frelonner les Jean Piquefort.

C'est à l'automne de 1873 que M. Alleau devint curé de Sainte-Anne, quelques mois avant l'inauguration de l'église nouvelle. Il connaissait déjà plusieurs des notables qui allaient relever de sa juridiction, comme une foule de gens qui appartenaient à d'autres paroisses. Mêlé à la vie intellectuelle de la Capitale, et fort de l'expérience acquise depuis son passage à Saint-André, il était prêt à concilier son tempérament inflammable avec la mentalité plus positive de ses administrés. C'est pourquoi son ministère a laissé de beaux traits de lumière à Sainte-Anne. Les vieux paroissiens parlent encore avec émotion de sa grande charité. Lui-même affirme dans sa correspondance qu'il passa les trois plus belles années de sa vie dans cette paroisse du Canada. Les maisons, à son départ, furent tendues de noir. On ne simulait pas les sentiments à cette époque, et l'on allait jusqu'au bout.

(d) *Le retour en Europe*

C'est en décembre 1876 que le curé de Sainte-Anne quitta le Canada, par voie des Etats-Unis. Rentré à Paris au commencement de janvier 1877, il arrivait à Beauvais en février et, le 9, était nommé curé de Lagny-le-Sec et se voyait en outre chargé de la paroisse de Plessis-Belleville. Deux ans après il reprenait son rêve de Terre-Sainte. Il partit pour la Grèce, où l'archevêque d'Athènes se prit d'amitié pour lui. Sa Grandeur songeait à faire de M. Alleau son vicaire-général et même son coadjuteur, comme on l'apprit plus tard. Mgr Duhamel, deuxième évêque d'Ottawa, rencontra le prélat d'Athènes lors d'un voyage en Europe. Celui-ci s'informa de M. Alleau, dont il connaissait la résidence au Canada, et demanda s'il était prudent de l'élever au vicariat général et à l'épiscopat. Mgr Duhamel répondit avec la franchise méticuleuse qu'on lui connaissait dans son entourage, et tout en admettant que M. Alleau avait de grandes qualités et de beaux talents, il ne manqua pas de dissuader Mgr d'Athènes, parce que l'ancien curé de Sainte-Anne « était très original et accusait un caractère impossible. »

Plus tard il reparaissait à Paris, cette fois sur la paroisse Saint-Sulpice, où cependant il n'avait pas de fonctions fixes. C'est à ce moment qu'il fut nommé chanoine de Jérusalem, en récompense de ses travaux en faveur des Lieux-Saints. Vers la fin de 1879 il obtenait audience de Sa Sainteté Léon XIII, qui

donnait une bénédiction spéciale aux livres et aux prédications du missionnaire. Du jour au lendemain M. Alleau s'en allait à Jérusalem chargé d'une mission.

Le deuxième Bulletin de la Mission de Notre-Dame de Sion contient un article du Père Marie Ratisbonne (1880) où les éloges ne manquent pas à l'adresse de M. Alleau. Reçu avec honneur au Patriarcat, notre missionnaire prononçait le 13 février, premier vendredi du Carême, un sermon remarquable devant la foule qui se pressait à l'*Ecce Homo*. Ce sermon, d'après le Bulletin, valait par la forme et par le fond, et reposait sur les leçons de saint Bernard. Le consul de France, entouré des officiers du consulat, occupait la place d'honneur au pied des marches de la table sainte. « Dans ce sanctuaire expiatoire, qui forme la première station de « la voie Douloureuse, des pèlerins innombrables « se groupent partout où ils peuvent trouver de « l'espace. » S. E. le Patriarche Bracco officiait au trône et à l'autel. Le sermon fut répété à cinq heures de l'après-midi devant une foule non moins considérable.

Le Père Ratisbonne dira dans son Bulletin: « A droite et à gauche de la chapelle de la Sainte « Vierge qui donne sur le chœur, et jusque dans la « sacristie ouverte, se pressent des ecclésiastiques en « grand nombre, des religieux franciscains, des « Pères de Sainte-Anne, des prêtres arméniens, des « prêtres du Patriarcat et de Bethléem, élèves du

« séminaire patriarcal, les Frères des Ecoles Chrétien-
 « tiennes, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, etc., etc.
 « Malgré le jour sombre et plein de nuages, il y a
 « foule pour entendre M. Alleau. »

L'ancien curé de Sainte-Anne revient en novembre 1880, et le 2 décembre donne lecture d'une conférence à l'*Ecce Homo*. Il est à cette époque vicaire général et chanoine de Jérusalem.

On peut voir un des livres de M. Alleau à la Bibliothèque du Parlement, à Ottawa. Ce livre contient le texte même du sermon du 13 février 1880, et a été publié chez T. Levé, rue Cassette, en 1881, sous le titre *Le Roi, Couronnement de Jésus-Christ*. L'auteur a écrit sur la couverture la dédicace suivante:

« A l'excellent M. Gérin-Lajoie, souvenir affectueux, Th. Alleau, v. g., ancien curé de Sainte-Anne d'Ottawa. »

Lors de la publication de ce livre M. Alleau s'intitule chanoine de Lorette, et demeure 48, rue de Vaugirard, Paris. D'autres œuvres portent son nom, entre autres une étude sur le Patriarcat de Jérusalem (1880) publiée au Journal de Monaco, 13, rue de Lourdes; deux études sur les diocèses de l'archipel, Chypre et Rhodes, publiées sans date, et les *Lectures sur le Baptême*, chez Périsse, Paris.

Les Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion en Terre-Sainte (Bulletin no 14, septembre 1880), disent au sujet d'un des livres de notre intéressant voyageur:

« M. l'abbé Alleau, chanoine du Saint Sépulcre,
« de Notre-Dame de Lorette, etc., vient de publier un
« opuscule intitulé: *Patriarcat de Jérusalem*.

« C'est un sujet vaste, auquel se rattachent les
« questions les plus intéressantes et les événements
« majeurs de tous les siècles chrétiens; mais à mesure
« que le récit s'éloigne des temps passés pour se
« rapprocher des temps modernes, le travail de M. le
« chanoine Alleau devient plus difficile et plus délicat.

« En effet, arrivé à cette dernière période, l'au-
« teur se trouvait devant une tâche impossible.

« Pour esquiver la difficulté, il a dû, bon gré,
« mal gré, donner des entorses à la réalité de certaines
« situations et se livrer aux écarts d'une imagination
« brillante, il est vrai, mais parfois emportée au delà
« du vrai.

« Je ne lui en fais pas précisément un reproche; je
« constate seulement l'écueil contre lequel il allait se
« heurter, et qu'en écrivain habile il a su éviter.
« C'était la seule manière de ne pas se briser contre
« l'obstacle.

« M. le chanoine Alleau écrit d'une manière très
« attachante, son livre renferme des documents du
« plus grand intérêt, il cherche, à sa manière, à
« rendre service à tous les établissements de Terre
« Sainte, et enfin il donne fort envie de lire les deux
« volumes annoncés dans les termes suivants:

« Jérusalem et la Palestine.

« L'opuscule: *Patriarcat de Jérusalem* n'est
« qu'une introduction à cet ouvrage — plus con-

« sidérable et plus complet — qui sera partagé en quatre divisions :

- « 1. Revue rétrospective.
- « 2. Revue scientifique.
- « 3. Revue contemporaine.
- « 4. Correspondances. »

En 1883 il quittait l'abbaye de Saint-Germain et réintégrait définitivement le diocèse de Tours le 1er octobre. Sa mort, survenue dans la bonne ville tourangelles le 22 juin 1893, le surprit à l'âge de soixante-sept ans.

Généreux à l'excès peut-être, ou follement imprudent comme le dirent ses amis, il compromit souvent *aux yeux du monde* son impulsive nature d'apôtre quand même. Il eut de ce chef des algarades avec ses paroissiens du Canada comme avec ceux d'Europe, mais il n'y tint pas toujours le plus mauvais rôle.

On pourrait dire de lui qu'il fut un *enragé* du zèle apostolique. Les stupides obstacles de la vie courante étaient pour lui trop incompréhensibles pour qu'il pût s'empêcher de les vouloir passer en trombe, au risque de blesser quelque passant inoffensif. Les qualités qui formaient le fond de son caractère doivent en toute justice faire oublier ces mignons travers d'un saint emportement. S'il est vrai qu'il faut *s'irriter sans pêcher*, qui lui jettera la première pierre ? D'ailleurs, nous allons le voir à l'œuvre dans sa paroisse de dilection, Sainte-Anne d'Ottawa.

II

LA PAROISSE À L'ŒUVRE

UN ESPRIT CLAIRVOYANT

Dès le 1^{er} décembre 1873, au lendemain même du jour où fut inaugurée l'église nouvelle, M. Alleau faisait le bilan des œuvres existantes et des œuvres à fonder.

Les Sœurs de la Charité du Refuge, venues de Buffalo le 3 avril 1866 avec Mère Marie de Saint-Jérôme Tourneux, du monastère de Rennes en Bretagne, priaient dans leur cloître de la rue Park (Saint-André). Elles avaient d'abord occupé « la vieille maison des oblats », comme elles l'appelaient; les premières madeleines étaient venues le 22 juillet 1868; l'érection de leur monastère actuel, com-

menécée le 23 juillet 1869 — avec quelles ressources miraculeuses! — leur donnait maintenant plus d'espace et plus de solitude.

Les Sœurs Grises de la Croix qui, jusqu'en 1882, s'appelèrent Sœurs de la Charité, dirigeaient dans les limites de la paroisse nouvelle une école de fillettes depuis 1868.(?) Elles donnaient l'enseignement dans une petite habitation de la rue Ottawa, devant l'emplacement de la Salle Sainte-Anne, et retournaient après les classes à la maison-mère de la rue Sussex.

Tout à côté, dans un bâtiment moins exigü qui formait l'encoignure des rues Ottawa et Notre-Dame, M. Louis Tassé, secrétaire de la Commission des écoles catholiques, surveillait l'instruction des jeunes garçons. C'est ici que les Frères des Ecoles Chrétiennes viendront dans quelques mois ouvrir leurs cours d'instruction. Plus tard, lorsque l'école Brébeuf sera construite, ou plutôt installée Place Anglesea, et que les religieuses auront eu leur école Sainte-Anne de la rue Chapel, la maison sera vendue à M. Henri Côté, qui l'habite de nos jours.

Si monseigneur avait construit l'église aux frais de la corporation épiscopale, il avait laissé à la charge des paroissiens la construction du presbytère et de la sacristie. Les travaux nécessaires durent être retardés jusqu'au printemps suivant à cause du froid. Dans l'intervalle M. Alleau logeait à l'évêché, et sur semaine prêchait à Notre-Dame ou acceptait pour l'extérieur l'invitation des prêtres qui voulaient faire

des missions de retraite dans leur paroisse. Le triduum préparatoire à la solennité de l'Immaculée-Conception, au cours duquel M. Alleau fit les instructions, eut un retentissement tel que Mgr Guigues, pour satisfaire aux instances des fidèles, confia la retraite de l'Avent à son nouveau curé. Cette résidence hors de la paroisse eut des inconvénients assez graves, comme on put le constater au lendemain du 27 décembre. Des voleurs avaient enfoncé l'église de Sainte-Anne et volé une chape et le ciboire.

Le presbytère, habitable à l'automne de 1874, fut inauguré sans retard. C'était un assez joli bâtiment en bois, donnant sur la Place Anglesea, qui mériterait à lui seul une monographie, tant les questions d'intérêt général pour les Canadiens français y ont été discutées et pesées, avant d'être communiquées au public, à la Salle Sainte-Anne ou sur une scène plus vaste. Le presbytère monumental actuel continue tranquillement cette tradition sur l'emplacement de l'ancien, qu'il déborde nécessairement.

Une observation rapide suffit à M. Alleau pour lui faire comprendre la nécessité de garder ses paroissiens dans leur milieu propre, afin de développer l'esprit de paroisse sans créer l'esprit de clocher. La Salle Sainte-Anne vient de là. Le but réel de cette construction s'explique nettement par le nom qu'elle porta jusqu'en 1890: salle des Francs-Canadiens. Il y avait dans cette appellation une réponse temporaire à la propagande du mois de mai 1873, qui voulait

déjà instaurer à Ottawa un *Monument national*. Les revendications françaises de la ville évoluèrent autour de cette salle des Francs-Canadiens de 1874 à 1890, alors que l'Institut canadien français, un moment détourné de son orientation première, put reconquérir ses droits d'aînesse, quitte à les perdre de nouveau de temps à autre.

Entre-temps M. Alleau se préoccupait de l'enseignement. Si les filles obtenaient à l'école Sainte-Anne une direction chrétienne solide, il n'en allait pas de même à l'école des garçons, malgré le zèle certain mais insuffisant de M. Tassé. Le curé tourna les yeux du côté des Frères, et dès 1874 obtint trois instituteurs religieux. Des renseignements plus amples viendront tout à l'heure sur l'établissement des Frères à Ottawa et à Sainte-Anne.

L'œuvre maîtresse de M. Alleau, à laquelle il donna plus généreusement son temps — et son argent, — fut la Saint-Vincent-de-Paul, dont la fondation à Sainte-Anne remonte au 22 novembre 1874. Un chapitre lui sera réservé.

En corollaire se voit l'Œuvre de la Saint-Martin, première bourse du travail et premier bureau de placement qui allait prochainement fonctionner pour le plus grand bien des ouvriers sans travail. Le chômage devenait dangereux lorsque les premières activités de l'Œuvre s'affirmèrent le 12 septembre 1875.

Après avoir étudié le terrain des œuvres, M. Alleau songea aux paroissiens eux-mêmes qui allaient faire fonctionner ces œuvres ou en bénéficier.